

Si la Thessalie, toute l'Albanie et la Bosnie étaient exemptes de ce fléau, il exerçait sa fureur pleinement en Bulgarie et dans la Thrace.

Un envoi de coton de la Thrace y avait fait que plus tôt la maladie parmi les Bulgares, et elle n'avait que plus tard attaqué les Turcs.

Dans la Thrace, les habitants d'Aidos prétendaient, en 1837, que la peste était chez eux, mais les cimetières disaient le contraire. Néanmoins la peur de la peste était si grande dans ce pays, que les villages s'accusaient sans propos l'un l'autre d'avoir la peste. Et que le bain près d'Aidos, très visité à l'ordinaire, n'avait qu'une douzaine de baigneurs.

Karnabat, Kizkilizé et Erekli, près de cette ville, étaient infectés de la peste

A Kizkilizé, les Musulmans étaient exemptés de la maladie. Et c'étaient les Grecs qui l'avaient.

A Erekli, les tombes des pestiférés étaient couvertes d'épines.

Dans la Thrace Orientale la peste était aussi hors de la capitale à Tschataldacha, à Koumbourgas, et à Bujuk-Tschekmedsche.

A Koumbourgas, le jeune fils d'un aubergiste en fut le premier attaqué, et ses parents, au lieu de le soigner, se sauvèrent et furent suivis par la plupart des habitants de ce village. Le malade se guérit sans secours à force de boire de l'eau.

A Andrinople, la peste avait cessé au printemps de 1837. Mais les cimetières attestent les ravages qu'elle y avait faits en 1836.

Au S. de cette ville, sur la route de Feréd, régnait une peur excessive de la peste, sans que pour cela elle existât nulle part.

Ni même dans le Tekir-Dagh.

Des aubergistes avaient fermé leurs maisons et s'étaient enfuis dans la montagne. Ce qui avait aussi lieu entre Haskoïé et Tatarbasardschik. ...

Philippopoli, grande ville de commerce de 60.000 âmes, avait la peste depuis le mois de mars. Il y était mort, depuis cette époque jusqu'au milieu d'août, 12.600 personnes, savoir: 8000 Turcs, 4000 Grecs, 200 Juifs et 400 Arméniens. La mortalité, d'abord de 2 à 3 cas par jour, s'était élevée graduellement à 10, 20, 30 et jusqu'à 70 par jour. Les cendrières étaient encombrées de nouvelles tombes, et tombes. Les affaires étaient tellement entravées par la fuite des principaux habitants que notre banquier eut besoin d'aller à la campagne pour nous procurer 500 fr.

Les fuyards s'étaient dispersés dans les villages ou dans le Rhodope. Mais malheureusement il y avait des hameaux qui étaient déjà atteints, ce qui obligeait à des nouveaux déplacements.

Dans la ville même, les boutiques étaient presque toutes fermées, et on voyait se traîner dans les rues les personnes convalescentes de la peste avec leurs subans. Les uns boitaient, les autres étaient manchots ou tenaient la tête de côté; tous avaient des figures livides et décharnées. Du reste, la position de Philippopoli, dans le milieu d'une plaine remplie de rivières et de canaux, est déjà assez malsaine par elle-même.

Dans la capitale, la peste a continué ses ravages pendant toute l'année de 1837, et n'a cessé qu'en hiver. Pöraz n'a pas été plus épargné que les quartiers turcs et grecs. Il n'y avait de sain que Bijuk-dire, Therapia et quelques autres villages. . .

En 1838, la peste n'a continué que sur les bords du Danube, et a disparu en été à Constantinople.

En août, elle avait reparu à Constantinople, ainsi qu'à Smyrne, tandis qu'en 1839 et cette année ces villes en ont été exemptes.

D'après ce que nous avons pu voir et apprendre sur la peste de 1837 en Turquie, nous croyons qu'on ne peut pas estimer à moins de 100.000 le nombre total des décès occasionnés par cette maladie, et il est même possible qu'ils élèvent à 150.000.